jours de plus en plus. C'était la civilisation, le Canada et, par delà l'Océan, Rome, puis la France, la Normandie, la famille et tout ce que je n'avais pas revu depuis plus de 25 ans.

Mais ma pensée et mon cœur ne quittaient ni le Nord ni ses Esquimaux ni ses Missionnaires...

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

II. — Mission Ste-Thérèse au Cap Esquimau [1].

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je sais bien que vous avez hâte de recevoir de nos nouvelles, — depuis que vous nous avez quittés, au mois d'août dernier. Je vous dirai, tout de suite, cher Père, que vos deux humbles serviteurs sont fort bien portants et que le travail que vous leur avez confié a été assez bien réussi, — ce qui veut dire que la Petite Thérèse nous a visiblement aidés, tout du long.

Voici d'ailleurs quelques détails. Débarqués au Cap Esquimau, le 13 août, nous sommes restés sous la tente jusqu'au 8 septembre. A cette date, nous la plantâmes, cette tente, dans notre maison — laquelle n'avait pas encore de toit, mais dont les murs nous protégeaient du moins contre le vent qui menaçait de déchirer et d'emporter la tente. Car il faisait un temps affreux : nous avions du brouillard, de la pluie, du vent, — de tout, excepté du temps calme.

Malgré tout, la mission-chapelle est debout, aujourd'hui, d'après les plans que vous nous aviez indiqués à Churchill. Nous avons même un beau clocher, qui domine la situation de ses 22 pieds de haut.

(1) Lettre du R. P. Lionel DUCHARME, Directeur de la Mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus au Cap Esquimau, au R. P. Arsène TURQUETIL, Préfet apostolique de la Baie d'Hudson (1er février 1925).

Ce clocher a son histoire. Tout était préparé d'avance, et nous n'attendions plus que quelques beaux jours calmes et secs, — trois nous suffiraient — pour percer le toit et installer le tout.

Le beau temps arriva ; sans doute, il allait durer, pensions-nous, et on s'y mit. Et, la première journée, tout alla bien : le toit fut percé et la charpente montée. Mais, le lendemain, ce fut la déception : une tempête de vent de nord-est, avec neige humide ! Il fallait bien, cependant, achever à tout prix : la cloche fut montée, et la trappe fermée. Mais, alors, commença le plaisir : l'eau nous arrivait de tous côtés, comme d'une passoire, — et cela dura 15 jours ! Ce fut, presque, comme pour Perrette : « Adieu, veau, vache, etc... »

Pendant cette tempête, le Frère Girard et moi avons failli être plus endommagés que la bâtisse, pour avoir fait trop de vitesse en descendant les échelles.

C'est moi qui donnai l'exemple. Le vent secouait fortement l'échelle du toit et menaçait de déchirer le papier goudronné. Je grimpai, alors, sur l'échelle extérieure, afin de descendre celle du toit. J'étais au sommet, quand un violent coup de vent emporta tout — échelles et grimpeur. Je me trouvai par terre, avant de savoir par où j'étais descendu.

Le Frère, lui, était tout en haut du clocher, quand, tout à coup, l'échelle glissa sous lui. Pourquoi ? Je n'en sais rien : tout paraissait si solide. En tout cas, ce n'était pas le moment de discuter la chose. Le Frère arriva en bas, sans mot dire, sur le sol gelé, — avec un talon endolori : une affaire de quelques jours.

On m'avait dit, en été, qu'on devrait appeler cette place « la Pointe du Diable ». Je crois que c'est vrai : j'en suis encore à me demander s'il est possible, ici, d'avoir du beau temps ou, au moins, un peu de calme.

Durant le mois de septembre, nous pûmes travailler juste un jour, le 11, — que nous appelons notre journée providentielle — et réussir à placer notre papier-couverture.

Les deux derniers jours d'octobre, une tempête furieuse

faillit balayer tout le petit village. Le vent faisait, au moins, du 50 ou du 60 milles à l'heure. Vite, on condamna portes et fenêtres. Mais ce n'était qu'un commencement. Le vent augmentant encore, nous nous adressâmes à Sainte Thérèse, en allumant un cierge devant sa statue. Peu après, on venait nous chercher : tout un côté du toit du magasin de la Compagnie venait d'être emporté par le vent, et le reste menaçait ruine. Vite, nous nous y rendîmes, — mais en rampant, car il était impossible de se tenir debout. On put sauver le reste de la bâtisse, en mettant des appuis de tous côtés, au dedans et au dehors.

Il se faisait nuit. Nous redoutions, d'abord, de rentrer chez nous, dans notre maisonnette encore inachevée, qui n'avait encore qu'une simple rangée de planches à l'intérieur et pas de mobilier pour lui donner du poids. Résisterait-elle ? Finalement, à deux heures du matin, la maison de nos hôtes craquant de toutes parts, nous rentrâmes chez nous. Couchés sur le plancher, sans pouvoir dormir, nous attendîmes pour voir ce qui allait arriver. A la marée montante de la nuit, les vagues, poussées par le vent, gagnèrent les habitations, mirent en pièces un hangar de la Compagnie et emportèrent près de trente tonnes de charbon.

Cette tempête dura encore toute la journée du lendemain ; et, quand enfin nous pûmes sortir de notre maison, nous la trouvâmes toute lavée par les vagues et couverte de glace jusqu'à hauteur des fenêtres...

Le mois de novembre nous amena les grands vents de « poudrerie », qui ne nous permirent de rien voir, la plupart du temps. Puis, en décembre, quatorze jours de ces rafales-poudreries, pendant lesquels on ne distingua rien à 100 verges.

* * *

Il a donc fallu nous enfermer dans la maison et bien près du poêle ; encore, parfois, nous aurions préféré nous trouver dans un *iglu* (maison de neige).

Et, tout ce temps-là, tous nos amis Esquimaux de l'été

étaient à leurs camps d'hiver. C'était donc la solitude. Je ne veux pas dire que c'est ennuyeux : on sait que cela doit être et on compte sur l'avenir.

En attendant, les travaux de construction une fois terminés, je me suis mis à l'étude de la langue. Après avoir feuilleté vos notes de grammaire, je crus trouver quelque chose de neuf dans la *Grammaire* de Rasmussen. Cette grammaire est écrite en danois, mais j'avais un dictionnaire danois-anglais et un autre anglais-français (pour certains mots plus spéciaux). Je me mis donc à traduire. Je ne puis pas dire que j'y ai trouvé bien du nouveau ; cependant, ce travail m'a été utile. Après quoi, je me suis mis à rédiger, en forme de grammaire, toutes les notes que j'avais à ma disposition.

Cela allait bien : j'allais devenir auteur et vous envoyer une copie de mes œuvres, quand un événement, plutôt heureux, vint mettre fin à mes projets de grammairien. En effet, le seul Esquimau résidant au poste, comme homme de la Compagnie, se tenait à l'écart de la Mission. Il ne manquait, sans doute, de rien ; nous espérions, pourtant, bien pouvoir repêcher ce beau poisson — le seul dans nos parages. Et, de fait, il finit par s'apprivoiser et, sur notre invitation, vint fidèlement aux offices, le dimanche. Alors, je laissai de côté ma grammaire, pour faire du catéchisme à notre visiteur et pour m'instruire, près de lui, sur les différences du dialecte parlé ici.

Puis, plus tard, je reçus les visites fréquentes de deux docteurs en Israël en ce qui regarde la langue esquimaude — deux bons vieux, qui vous connaissent bien et venaient à la Mission de Chesterfield.

Avec tout cela, vous croirez, sans doute, que je suis très avancé dans la connaissance de la langue. Très avancé, non ; mais j'en sais un peu plus que l'an dernier, et, si je puis acquérir un peu de pratique avant le retour de mes gens, je serai en état de leur faire le catéchisme.

* * *

Il y a, au moins une cinquantaine de familles qui dépendent de ce poste et vivent dans les environs. Par ailleurs, on dit qu'il y a beaucoup d'Esquimaux à l'intérieur et à l'ouest. Par malheur, il y a une pénurie extraordinaire de femmes, par ici : dans le petit groupe que j'ai rencontré, il y a une quinzaine de jeunes gens de plus de vingt ans, qui ne peuvent se marier, et il y a, de plus, une nombreuse génération de petits gars qui poussent.

La plupart de ces Esquimaux ont entendu parler de nous : ils savent qui nous sommes et ce que nous voulons. Tous ceux qui sont allés à Chesterfield ont gardé un bon souvenir de vous, et cela dispose aussi en notre faveur les étrangers — c'est-à-dire, ceux qui ne nous connaissent pas encore.

Le terrain semble bien préparé : il y a bien eu un peu de tambour de sorcellerie et, quelquefois, nos yeux ont aperçu des gestes indécents, mais il est certain que c'est bien différent de ce que vous avez vu à Chesterfield, les premières années, — ce qui veut dire qu'il y aura moins d'opposition et que le bien se fera vite. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne nous en voudra pas de lui demander de changer quelques flocons de neige en fleurs de rose.

Maintenant, j'ai appris que nous ne sommes, paraît-il, qu'à une journée du bois et à deux jours de la vraie forêt. Si c'était vrai, quel bonheur ! Je compte déjà les tonnes de charbon en moins qu'il nous faudrait pour le printemps et l'automne.

Une autre nouvelle, — celle-là moins agréable — c'est que nous sommes à un mille de distance de l'eau fraîche et potable. Or, au poste, pas même un canot. Il faut donc payer un homme pour nous apporter de l'eau à la journée.

Par ailleurs, à vingt milles plus au nord, il y a un endroit qui conviendrait très bien à l'établissement d'un poste et d'une mission. Les Esquimaux le préfèrent aussi ; et l'opposition veut y aller. Alors, il faudrait déménager. En fabriquant de gros traîneaux avec les pièces de gros-

bois de la fondation et au moyen de quelques rouleaux, 150 chiens et une vingtaine d'Esquimaux, je crois qu'on pourrait transporter la maison sur la glace, au printemps. Qu'en pensez-vous ?...

Je termine. Vous offrirez nos remerciements à tous nos bienfaiteurs, — nous pensons souvent à eux dans nos prières. Et vous, cher Père, nous vous suivons partout, par le cœur, dans votre voyage à Rome ; et nous avons hâte d'avoir de vos nouvelles et, surtout, de vous revoir.

Le Frère et moi nous nous donnons la main pour vous dire bonjour et vous exprimer notre affection sincère en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Lionel Ducharme, *O. M. I.*

III. — Le Voyage de Retour à Chesterfield [1].

§ I. — Caen et Montréal.

Le 8 mai 1925, à 6 heures du soir, nous sommes en gare de Caen. Sur le quai, toute ma famille — et plusieurs prêtres, anciens compagnons du petit et du grand Séminaire : à leur tête, Messieurs les chanoines Trèche, Directeur des Œuvres diocésaines, Lemercère, Curé de Saint-Pierre, et Delamazure, Curé de Vaucelles de Caen. Tous me rappellent et me disent l'affection du clergé de Bayeux pour les Missionnaires des Esquimaux ; ils me rappellent aussi la sympathie et le dévouement de S. G. Mgr Lemonnier, Évêque de Bayeux et Lisieux, pour nos Missions du Nord.

La présence du bon P. Delouche et du P. Champion me prouvent l'intérêt que la Famille religieuse porte également à nos Missions.

(1) Relation du R. P. Arsène Turquetil, le nouveau Préfet apostolique de la Baie d'Hudson.